

—Il arrive d'Orient, où il vient de passer plusieurs années et de faire une fortune immense... du moins la marquise l'affirme.

—Moi, dit Mathilde, j'ai dansé tout à l'heure avec M. de Cavaroc et j'ai pris le plaisir le plus vif à l'entendre causer, c'est un homme charmant ! il raconte les choses les plus extraordinaires, et il raconte si bien qu'on voudrait l'écouter tous les jours... il m'a fait le récit d'une chasse au tigre dans laquelle il a failli vingt fois être dévoré, je frémissais, je mourais de peur, c'était charmant.

Ce qui précède se dit en dardant le charmant du marquis, tandis que le cocher prudent et habile trouvait moyen de tirer sa voiture et ses chevaux sains et saufs de l'inextricable pêle-mêle des équipages qui s'entre-choquaient.

—Et maintenant, petite sœur, reprit Tancrede lorsque le carrosse, enfin dégagé, marcha plus rapidement, apprends-nous ce que tu penses de ton premier danseur, le comte Hector de Rieux.

La lumière vive des lanternes éclairait suffisamment l'intérieur de la voiture pour permettre de distinguer une rougeur légère envahissant, comme un beau nuage pourpre, le charmant visage de Mathilde. Autant la jeune fille avait exprimé d'une façon nette et précise sa manière de voir à l'endroit du vicomte de Cavaroc, qu'elle s'était empressée de proclamer charmant, autant ce fut avec une timidité pudique, avec une naïve hésitation, qu'elle balbutia :

—M. de Rieux me semble un jeune homme aimable et bon, mais il m'est impossible d'avoir sur son compte une opinion bien nette après quelques minutes d'un entretien sans cesse interrompu par la musique et par la danse.

—Enfin, reprit Tancrede, il ne te déplaît pas ?

—Oh ! non... répondit vivement Mathilde.

Et elle ajouta, comme malgré elle et d'une voix très basse :

—Au contraire...

L'aveu était significatif. Le marquis en savait assez désormais pour être à peu près certain qu'aucun obstacle à ses projets d'alliance ne surgirait du côté de sa jeune sœur. Il n'insista point sur ce chapitre délicat et se contenta de prendre la main de sa femme et de la serrer doucement. La marquise lui fit comprendre, par une pression semblable, qu'elle partageait sa pensée et son espoir. Le carrosse venait de rentrer dans la cour d'honneur de l'hôtel d'Hérouville. Tancrede donna le bras à Pauline pour la reconduire à son appartement.

—Chère bien-aimée, lui demanda-t-il, te trouves-tu tout à fait remise ?

—Oui, tout à fait. Seulement, je me sens presque aussi faible que pendant les premiers jours de ma convalescence. J'aurais eu peine à arriver jusqu'ici, si ton bras ne m'avait soutenue.

—Une nuit de sommeil sera pour cette faiblesse un souverain remède, ne le crois-tu pas ?

—Je l'espère.

—Je te quitte donc, chère Pauline, et je te souhaite un doux repos béni du ciel.

Aussitôt que la marquise se trouva seule, après avoir été déshabillée par ses femmes, elle se laissa tomber sur un fauteuil au lieu de se mettre au lit, mit à cacher son visage dans ses mains et elle se mit à pleurer amèrement en balbutiant d'une voix entrecoupée de sanglots :

—Mon Dieu, Seigneur mon Dieu, que vous ai-je fait pour me frapper sans relâche et si cruellement ? quel crime ai-je commis qu'il faut que j'expié ?... n'aurai-je donc plus, en ce monde, un seul jour de calme et de paix ?

Le motif de cette crise de découragement et de désespoir est facile à deviner. Pauline, en présence du faux vicomte de Cavaroc, s'était fait violence pour accepter le doute comme une certitude. A vingt reprises, nous le savons, elle s'était répétée : "C'est impossible ! Lascars est mort, cet homme est un inconnu pour moi !" mais elle n'avait réussi, que d'une façon très imparfaite à se persuader, et maintenant de nouvelles angoisses, de cuisantes tortures revenaient l'assaillir ! elle doutait de ses doutes ! la chaîne que par deux fois elle avait crue brisée, lui semblait plus intacte et plus lourde que jamais ! Enfin, elle se sentait perdue, car elle comprenait que son premier, son seul vrai maître, son tyran, son implacable et lâche ennemi, n'avait point cessé de vivre et ne lui laisserait ni paix ni trêve. Pauline pleura

longtemps en se tordant les mains, puis tout à coup, un brusque revirement se fit en elle ; ses larmes se séchèrent ; elle releva la tête et se dit :

—Chassons ces pensées qui me rendront folle ! à chaque jour suffit son mal ! Pourquoi m'épouvanter d'avance ? qu'ai-je à craindre de pire que la mort ? eh bien, je suis prête à mourir si Tancrede ne me pardonne point la tache involontaire que j'ai faite à son nom, s'il cesse de m'aimer, s'il me chasse ! mon Dieu, je m'abandonne à vous... Je ne lutterai plus contre mon sort, quel qu'il soit, faites de moi ce que vous voudrez.

Après ce cri suprême de douleur et de résignation, Pauline, brisée par la fatigue, vaincue par le sommeil, eut à peine la force de se traîner jusqu'à son lit, où elle se dormait aussitôt d'un sommeil si profond qu'il ressemblait à la mort. Lorsqu'elle se réveilla, il faisait grand jour. Les flammes du foyer et les tièdes rayons d'un beau soleil d'hiver mettaient de vifs et joyeux reflets sur les dorures de meubles, sur l'émail des potiches du Japon, sur les bergers et les bergères des tapisseries copiées d'après Watteau et d'après Lancret. Le marquis d'Hérouville, assis au pied du lit, souriait à la jeune femme dont il dédaignait avec amour le premier regard. Tel fut le délicieux tableau qui s'offrit aux yeux à peine ouverts de Pauline.

—Dieu me protégera ! se dit-elle dans un élan de ferme confiance, il est impossible que tout cela me soit enlevé ! il est impossible qu'un bonheur si radieux cède la place au plus complet, au plus immédiat des malheurs !...

—Chère bien-aimée, lui demanda Tancrede, une nuit de calme sommeil a-t-elle produit les heureux effets que nous en attendions tous deux ?

—Notre espérance est même dépassée, mon ami... répondit Pauline avec conviction, je ne me suis jamais sentie plus forte et plus vaillante.

Le soir de ce même jour, Hector de Rieux vint dîner à l'hôtel d'Hérouville. Il y déploya tous les trésors de son exquise urbanité, de sa courtoisie chevaleresque, de son esprit à la fois naturel et brillant. Il voulut plaire et il y réussit : son triomphe fut complet et décisif, non-seulement auprès de Tancrede et de Pauline, mais encore auprès de Mathilde qui, pour la première fois, sentit s'éveiller au fond de son âme ingénue un sentiment timide et voilé qu'elle ne connaissait pas encore.

XII

Aucune allusion immédiate ne fut faite par Tancrede ou par Pauline à l'union possible et probable d'Hector et de Mathilde, mais il devint pour eux hors de doute que cette union s'accomplirait, et qu'elle serait un mariage d'amour autant qu'un mariage de convenance. Quelques jours s'écoulèrent. Le marquis d'Hérouville avait autorisé les visites quotidiennes du comte de Rieux, admis désormais dans la maison, tacitement, sinon d'une manière officielle, comme le fiancé de la jeune fille. Ces visites avaient lieu le soir, d'après le désir de Pauline, qui se ménageait ainsi le meilleur de tous les prétextes pour ne plus conduire sa belle-sœur dans le monde ; elle ne se sentait point le courage d'affronter de nouveau la présence du vicomte de Cavaroc, vrai ou faux, et la seule pensée de la ressemblance de ce gentilhomme avec le baron de Lascars, en admettant même qu'il n'y eût véritablement en jeu qu'une forte ressemblance, remplissait Pauline d'un trouble et d'une épouvante qu'elle ne pouvait combattre, et faisait circuler dans ses veines un frisson mortel. A mesure cependant que passaient les jours, la confiance de la jeune femme grandissait ; elle traitait presque de chimères ses récentes terreurs ; elle aurait volontiers raillé ses angoisses de la veille, et les nuages noirs qui voilaient l'avenir lui semblaient près de disparaître pour faire place à l'azur le plus immaculé. Par malheur, ce n'était qu'un beau rêve ! le réveil allait arriver, et, selon la menace de Lascars, ce réveil devait être terrible.

Un soir, minuit sonnait à la pendule du grand salon de l'hôtel d'Hérouville, Hector de Rieux venait de prendre congé en disant : "A demain," et Tancrede quittait sa femme et sa sœur à la porte de leurs appartements qui communiquaient l'un avec l'autre, nous le savons... La marquise voulut accompagner sa belle-sœur dans sa cham-

bre à coucher ; elle causa quelques minutes encore avec elle, l'embrassa tendrement, lui souhaita une heureuse nuit et rentra chez elle. Là, elle se remit aux mains de sa première femme de chambre, et tandis que cette adroite camériste déroulait et nattait les masses opulentes de son admirable chevelure blond, ses yeux se fixèrent sur une enveloppe carrée, placée bien en évidence au milieu des objets de toute nature dont la toilette était encombrée, et portant pour suscription ces mots tracés d'une écriture évidemment contrefaite.

"Pour madame la marquise d'Hérouville."

"POUR ELLE SEULE."

La vue de cette enveloppe, dont rien n'indiquait cependant que le contenu ne fût point inoffensif, fit éprouver à Pauline un indéfinissable malaise.

—Qu'est-ce que cette lettre ? demanda-t-elle, et de qui vient-elle ?

—J'ignore de quelle lettre madame la marquise me fait l'honneur de me parler, répliqua la camériste de l'air et du ton le plus naturels.

Pauline désigna du doigt l'enveloppe.

—Ah ! par exemple, s'écria la femme de chambre, voilà qui me semble bien singulier ! J'affirme à madame la marquise que je n'avais rien vu.

—Cette lettre n'a donc pas été apportée par vous ?

—Non assurément, madame la marquise.

—Appelez Mariette.

Mariette était la seconde femme de chambre. De même que son chef d'emploi, elle prétendit ne rien savoir et se déclara tout à fait étrangère à l'introduction de la lettre suspecte dans la chambre à coucher.

—Avez-vous quitté ce soir mon appartement ? demanda Pauline aux deux caméristes.

—Pendant le souper, seulement pendant le souper, répondirent-elles, mais seulement pendant le souper.

—Quelqu'un des valets de l'hôtel est-il entré ici en votre présence ?

—Non, madame la marquise, nous n'avons vu personne.

—Il faut donc, si vous dites vrai, qu'on ait franchi le seuil de cette chambre tandis que vous étiez absentes ; faites en sorte que ceci ne se renouvelle pas et arrangez-vous de manière que l'une de vous soit toujours à son poste, je l'exige.

—Madame la marquise sera religieusement obéie.

—J'y compte.

La toilette de nuit de Pauline étant terminée, les femmes de chambre se retirèrent, et notre héroïne prit dans ses mains cette enveloppe qui la préoccupait, semble-t-il, outre mesure ; mais, hélas, l'un des pires malheurs attachés à certaines situations, pour des yeux craintifs, un aspect inquietant et sinistre.

—Qui peut m'écrire de cette façon mystérieuse, se demanda la marquise les yeux fixés sur l'écriture contrefaite ; quel nouveau malheur se cache sous cette frêle feuille de papier et va s'en échapper comme de la boîte de Pandore ?

Pauline retourna l'enveloppe. Un large cachet de cire rouge, sans chiffres et sans armoiries, en scellait le quadruple pli. Au moment de briser cette cire, la marquise hésita. Elle était debout devant le cheminée dans laquelle flamboyait un grand feu.

—Si je l'ouvrais, sans l'ouvrir, au sein de ce brasier, la lettre que voici ? je conjurerais le malheur qu'elle renferme sans doute, se dit-elle avec une sorte de confiance superstitieuse.

Sa main se rapprocha des flammes ; mais une nouvelle hésitation la saisit ; elle n'acheva point le geste commencé.

—Après tout, murmura-t-elle, je me trompe peut-être, peut-être faut-il que je sache. Allons ! du courage ! Je veux en avoir, j'en aurai !...

(A suivre)

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons prochainement la publication d'un grand roman nouveau rempli d'émotions poignantes, de récits mouvementés et de scènes pittoresques d'une infinie variété.